

LA GAZETTE DE L'ACMN

Aout 2009
Volume 11, Numéro 7

Bataille de Wagram

Derniers
moments
du duc de
Montebello

Passage du
Pont de
Landshut

* * *

Directeur de la publication :
Robert Chénier,
Association pour la conservation des
monuments napoléoniens (ACMN)

administration :

31, rue de la Bourbonnerie
78690 Les Essarts le Roi
Tél. 01 30 41 63 63
Courriel : robert-chenier (à) orange.fr

LE SITE ACMN :
napoleon-monuments.eu

Cotisation de base : 35 euros,
de soutien : 40 euros, etc.

Sous réserve de la vérité historique !

Bataille de Wagram

(6 juillet 1809)



Peint par Gros, Salon de 1810.

Un mois seulement s'était écoulé depuis le commencement de la guerre avec l'Autriche, en 1809, et déjà les Français avaient dispersé une des plus belles armées que cette puissance eût mises sur pied, et fait plus de quarante mille prisonniers. Des victoires successives leur ouvrirent les portes de Vienne le 12 mai, et les rendirent maîtres d'une artillerie nombreuse, de magasins de toute espèce. Le théâtre de la guerre fut transporté rapidement au-delà de la capitale de l'Autriche, sur les rives du Danube, où l'archiduc Charles avait concentré ses forces. La crue subite des eaux de ce fleuve ayant emporté les ponts, le 22 mai, tout le temps qui s'écoula depuis ce moment jusqu'à la bataille de Wagram, fut employé à en construire de nouveau ; à fortifier l'île de Lobau, enfin à préparer, par des combats particuliers, les succès qui attendaient les Français et devaient couronner leur courage dans cette mémorable journée.

Le 5 juillet 1809, aux premiers rayons du soleil, notre armée était rangée en bataille sur la gauche de l'ennemi : par les manœuvres qui avaient rendu inutiles ses camps retranchés, il se trouvait ainsi contraint à livrer combat sur un terrain ouvert. Notre armée se déploya donc dans l'immense plaine d'Engersdorf, ayant sa droite sur Wittau et Wagram au centre. L'ennemi envoya de suite sur Rutzendorf, à notre droite, un bon nombre de pièces d'artillerie et plusieurs colonnes d'infanterie, qui furent attaquées et repoussées par les nôtres. Le 6, à la pointe du jour, on exécuta d'autres manœuvres ; notre gauche était commandée par le prince de Ponte-Corvo et le duc de Rivoli, et notre droite par Bessières, duc d'Istrie, qui se repliait sur le centre aux ordres du comte Oudinot et du duc de Raguse.

Le corps de Rosemberg, qui formait la gauche de l'enne-

mi, s'étendit pour déborder le corps commandé par le maréchal Bessières : c'est en cet instant que son cheval fut tué sous lui. Bonaparte se porta en personne de ce côté, fit renforcer par les cuirassiers du duc de Padoue le corps du duc d'Istrie, et ordonna à un détachement de douze pièces de canon de la division du général Nansouty de prendre en flanc celle du général ennemi Rosenberg ; qui décida l'avantage. Après une demi-heure environ, le corps de Rosenberg fut culbuté et repoussé avec une perte considérable sur Neusiedel, pendant que la canonnade s'engageait sur toute la ligne. Bessières tourna Neusiedel et marcha sur Wagram, que le duc de Raguse et Macdonald attaquèrent en même temps. Vers midi, le comte Oudinot marcha aussi sur Wagram : cette position fut bientôt enlevée, et l'ennemi, bien avant la nuit, était hors de vue, etc.

Nous omettons tous les détails de combat qui ont contribué au succès de cette journée, notre intention n'étant que de rappeler au spectateur le moment de l'action qui a inspiré l'artiste.

À l'horizon de l'immense plaine d'Engersdorf, à travers les nuages que forme presque sur toute la ligne l'artillerie formidable des Autrichiens, on distingue les villages de Wittau sur la gauche, d'Engersdorf sur la droite, et de Wagram au centre. Toute l'armée française est déployée et manœuvre sur ce vaste champ de bataille. Le corps ennemi du général Rosenberg se porte sur celui que commande Bessières, qui, à l'instant, vient d'avoir son cheval tué sous lui, à la tête même de sa troupe ; des grenadiers et son aide-de-camp le relèvent de sa chute, et tous ceux qui l'entourent prennent une part expressive à l'accident de leur général. C'est à cette heure même que Bonaparte, s'étant aperçu de l'attaque faite à sa droite, accourt au galop sur son cheval arabe blanc, et commande à une division d'artillerie légère, que dirige Marmont, d'aller prendre en flanc le corps ennemi : déjà l'ordre est exécuté : la dernière pièce part, le dernier officier d'artillerie prend les derniers ordres du chef de l'armée, et va suivre avec impétuosité la colonne foudroyante, dont la tête est presque déjà arrivée au but. La pose et l'énergie du geste indicatif de Bonaparte, ainsi que la ressemblance, sont vraiment admirables. Le mouvement de Berthier et celui d'un officier qui l'accompagne contrastent heureusement avec l'action du chef, qui, tout entier à son commandement, laisse Berthier s'occuper du général Bessières. Cette pièce sur son affût, attelée de vigoureux coursiers ; ces canonniers à cheval qui la précèdent et la conduisent, tout est animé et captive l'œil du spectateur. Il est à observer, et nous pensons devoir en faire ici la remarque, qu'un des moyens adoptés par les peintres de bataille pour indiquer l'arme principale qui a opéré le succès de l'affaire qu'ils retracent, est de la mettre sur le premier plan : ainsi l'artillerie, qui a décidé la victoire à Wagram, forme ici le premier épisode ; les grenadiers à cheval, à la bataille de Marengo ; les guides et les mamelucks à celle d'Austerlitz, etc. Mais, comme il est impossible de peindre une action militaire dans tous ses détails, félicitons l'artiste du choix heureux qu'il a su faire, en réunissant la vérité historique à un épisode intéressant.

L'exécution de ce tableau, quoique de moyenne proportion, est digne de l'auteur de la peste de Jaffa, M. Gros.

Ce tableau fait partie de la galerie de Grosbois, et a été exposé au salon de 1810.

Voïart. (Monuments des victoires et conquêtes des Français - 1822)

Derniers moments du duc de Montebello

La bataille d'Esling valut le titre de prince à Masséna ; le maréchal Lannes y perdit la vie. Le vainqueur de Zurich eût peut-être porté envie aux cyprès du vainqueur de Louisbourg et de Montebello, s'il eût prévu, dans cette sanglante journée, que ce triomphe précéderait de si peu nos désastres et que ses yeux se fermentaient au milieu de la France envahie.

Cette fameuse bataille d'Esling fut longtemps indécise ; mais, grâce aux manœuvres des divisions Lannes, Oudinot, Saint-Hilaire et Boudet, l'armée autrichienne allait être vaincue complètement lorsque des événements imprévus se déclarèrent contre nous. La crue subite du Danube vint rompre nos ponts établis sur ce fleuve ; nos parcs de réserve, une partie de la grosse cavalerie, et le corps entier du duc d'Auerstaedt furent retenus sur la rive droite. Ce contretemps força Napoléon de s'arrêter au milieu de la victoire : il comprima l'essor de son armée, fit reconnaître le champ de bataille, et en confia la garde au duc de Montebello.

L'ennemi, surpris de ce mouvement au milieu de sa déroute, ramena ses équipages d'artillerie qui étaient en retraite, et fit jouer deux cents pièces de canon.

On cite les fusiliers de la garde, qui, sous les ordres du général Mouton (depuis comte de Lobau), renversèrent les grenadiers ennemis. Le général Gros culbuta sept cents Hongrois déjà parvenus jusqu'au cimetière d'Esling. La vieille garde, aux ordres du général Dorsenne, formait, en troisième ligne, un mur impénétrable. Trois fois les Autrichiens attaquent les villages de Gros-Aspern et d'Esling, et trois fois ils sont repoussés. On estime qu'ils tirèrent quarante mille coups de canon depuis neuf heures du matin jusqu'à sept heures du soir, tandis que nous étions forcés d'épargner nos munitions. Leur perte fut considérable : douze mille de leurs soldats restèrent sur le champ de bataille avec vingt-trois

généraux et soixante officiers supérieurs. Le feld-maréchal Weber et quinze mille hommes tombèrent en notre pouvoir avec quatre drapeaux.

De notre côté, onze mille hommes furent tués et trois mille blessés : parmi ces derniers, les généraux Saint-Hilaire et Durosnel ; le duc de Montebello eut la cuisse emportée par un boulet de canon.

On le crut mort en le voyant tomber ; on le porta sur un brancard, près de Napoléon, qui ne put retenir ses larmes à la vue de son ancien compagne d'armes. « Il fallait, dit-il, que dans cette journée mon cœur fût frappé par un coup aussi sensible, pour que je pusse me livrer à d'autres soins qu'à ceux de mon armée. » Le duc, revenu de son évanouissement, l'embrasse, et lui dit : « Dans une heure, vous aurez perdu celui qui meurt avec la gloire et la conviction d'avoir été et d'être votre meilleur ami. » Les secours de l'art rendirent sa mort plus douloureuse; le héros expira le 31 mai 1809, à cinq heures du matin.



Simple soldat dans les premières campagnes de la révolution, adjudant-major en 1795, Lannes fut fait colonel du vingt-neuvième de ligne à la bataille de Millesimo, et presque aussitôt général de brigade. On le vit se distinguer au passage du Pô,

à la bataille de Fombio, à Arcole, où il fut blessé. Il fit les campagnes d'Égypte et de Syrie, donna des marques éclatantes de bravoure au siège de Saint-Jean d'Acre, puis à Marengo où il recut un sabre d'honneur. Nommé commandant de l'avant-garde de la Grande Armée, à la reprise des hostilités contre l'Autriche il se porta sur Louisbourg et pénétra en Bavière, où il commença la campagne d'une manière brillante. Nos succès à Wertingen, à Ulm, à Hollabrunn, à Austerlitz, à Jena, sont dus en partie à son intrépidité ; il fit surtout des prodiges de valeur à Eylau. Il avait reçu treize blessures dans toutes ces batailles ; il dut sa mort à la quatorzième.

Le corps du *brave des braves* fut embaumé et apporté en France.

L'instant où l'on vient de déposer le duc de Montebello près de Napoléon a été choisi par l'artiste : ce sujet était digne de développer les talents d'un peintre qui débutait dans la carrière historique. Assis sur le brancard, décoré du grand cordon de la Légion, le maréchal tient encore son épée d'une main, tandis que l'autre est posée sur son cœur; il regarde Napoléon, et semble lui faire l'adieu touchant que nous avons rapporté. Le long manteau qui enveloppe la partie inférieure de son corps, voile l'horreur qu'inspirerait la vue de l'amputation qu'il a subie; un chirurgien à genoux le soutient dans ses bras, tandis que le vainqueur, l'entourant des siens, s'approche pour l'embrasser.

Le général Duroc, debout et tête nue, exprime, par sa tristesse, qu'il partage les regrets qu'excite un événement si douloureux; un groupe d'officiers généraux, aussi découverts, considèrent les tristes adieux de deux grands capitaines ; on tient en main le cheval de Napoléon, duquel il s'est précipité pour recevoir le dernier soupir de son frère d'armes. Quelques guides à cheval sont témoins de cette scène- tous les assistants en paraissent vivement émus. Un autre chirurgien, à genoux, prépare des médicaments contenus dans une cassette; plusieurs fantassins s'approchent, et, parmi des tourbillons de fumée qui semblent annoncer que le combat dure encore, on aperçoit dans le lointain des cavaliers au galop, parcourant la plaine et le village d'Esling sur la hauteur.

Ce tableau, dont la composition est remarquable, retrace un sentiment trop peu connu des souverains : cette production, n'eût-elle que ce mérite serait digne de vivre dans le souvenir. On ne peut dissimuler qu'il y règne une certaine timidité de crayon et de pinceau ; mais, quand l'artiste a réussi à in-

téresser par le choix du sujet et l'expression de ses personnages, il a fait un grand pas vers le succès. M. Bourgeois a obtenu plus de suffrages qu'il n'a mérité de critiques.

L. V. (*Monuments des victoires et conquêtes des Français - 1822*)

Passage du Pont de Landshut



L'histoire a consigné ce succès de nos armées, obtenu le 21 avril 1809, entre deux victoires : le lendemain de celle d'Abensberg, la veille de celle d'Eckmül. Landshut est une ville de la Bavière, située sur l'Iser, et le pont qui lui sert de communication avec la route de Freysing était couvert par un corps de cavalerie assez nombreux, placé en avant dans une plaine fertile.

Napoléon laissa dans leurs positions les maréchaux Davoust et Lefebvre, pour tenir en échec les corps de Rosenberg, de Hobenzollern et de Lichtenstein. Il se porta, dès la pointe du jour, sur Landshut, et le duc d'Istrie culbuta les cavaliers ennemis. Le général Mouton fit

avancer au pas de charge les grenadiers du dix-septième régiment, qui formait la tête de colonne.

Rien n'arrête l'intrépide infanterie. Chassé de sa position, l'ennemi est attaqué par le maréchal Masséna qui débouche sur la rive droite; une horrible confusion se met dans ses rangs ; son artillerie, ses équipages obstruent tous les passages ; toutes ses ressources tombent en notre pouvoir.

Avec la ville, les vainqueurs prirent trente pièces de canon, six cents caissons attelés, trois équipages de pont, trois mille voitures de bagages. Neuf mille combattants restèrent prisonniers, les hôpitaux, les magasins furent livrés à la discrétion de nos troupes. Plusieurs aides-de-camp, plusieurs courriers du prince Charles, et des convois de malades, arrivèrent dans la ville sans se douter qu'elle fut tombée en notre pouvoir, tant ce succès avait été imprévu, tant la marche de l'armée avait été rapide.

L'artiste a retracé l'instant où le général Mouton (depuis comte de Lobau, aide-de-camp de l'Empereur) est descendu de cheval, se met à la tête des grenadiers, pour franchir le pont où l'ennemi a mis le feu. Il leur crie : *ne tirez pas, marchez*. L'attitude du général est bien dans l'action, et tous ces braves grenadiers suivent l'impulsion de leur chef. Déjà un peloton a dépassé le pont et bravé le feu que produit son embrasement. On aperçoit des sapeurs qui brisent la porte de Landshut, sur la rive opposée, où des éclats de bombes et de pierres, ainsi que l'incendie des maisons, annoncent les ravages de notre artillerie.

Revenons sur le rivage qu'ont quitté ces intrépides grenadiers : le treizième d'infanterie légère y favorise le passage, en tirant continuellement sur l'ennemi. Voyez ces militaires français : celui-ci charge son fusil, cet autre couche le sien en joue et fait feu, cet autre amorce son arme; un chasseur soutient son jeune officier blessé grièvement, il appelle à son secours un chirurgien, qui accourt pour le soulager. D'autres blessés sont groupés sur le devant du tableau, et attendent leur tour avec résignation.

Il est impossible de contempler cette scène sans éprouver le plus vif intérêt. Tous les détails sont si vraisemblables, qu'on croit assister à cette attaque et en partager les périls. Cet épisode du jeune officier blessé attache le spectateur, qui parcourt toutes ces actions si bien choisies pour concourir à l'effet de l'action principale. Peut-être désirerait-on un peu plus de chaleur dans le ton, dans l'action des grenadiers, dans la chute des morts et des blessés- mais le sentiment et la vérité qui règnent et dans les figures et dans tous les détails qui sont le plus près de l'œil, font disparaître de si légers défauts.

Hersent promettait, à cette époque, de devenir un artiste distingué ; il a tenu parole.

L. V. (*Monuments des victoires et conquêtes des Français - 1822*)